

RÈGNE ÉCARLATE

Tome 1 — Un pacte avec le diable

Rosalia Ayres

Extrait offert : chapitre 3

Avertissement : dark romance réservée à un public adulte (18+). Ce chapitre contient de la nudité, de la manipulation, des armes et un langage cru. Il dévoile des éléments de l'intrigue.

Chapitre 3 LA CAGE DORÉE DE MONACO



— RITA

Je suis à Monaco depuis déjà trois jours et je me suis infiltrée comme escort-girl. Quelqu'un vous doit toujours un service quelque part. Alors je suis là, à me préparer pour ma grande soirée. Pour l'occasion, j'ai dépensé sans compter : une robe de grand couturier, des bijoux en diamant véritable, un maquillage fait par un professionnel et un coiffeur dans ma suite.

Quand ils finissent de me préparer, je ne vois pas mon reflet dans le miroir, je vois lui. Lev. Il me fixe avec ses yeux marron clair, ses sourcils bien dessinés et sa mâchoire carrée où l'on devine sa petite barbe de trois jours. Son regard est glacial, démoniaque. J'aurais dû lui parler de mon idée, mais il aurait trouvé quelque chose à redire : je suis une femme. Alors mes idées ne sont pas bonnes. Mais je vais pouvoir prouver à ce Russe et aux autres, d'ailleurs, qu'une femme peut très bien se débrouiller seule.

Une fois prête, je prends ma pochette et me dirige vers le parking où un Uber m'attend. Je lui transmets l'adresse et j'arrive en peu de temps. Monsieur Elian Maroni m'attend tranquillement devant la salle de réception. Je m'approche en plaquant mon plus beau sourire de séductrice sur mon visage ; ce soir, je ne suis pas Rita, je suis Angela, au moins pour quelques heures.

— Angela, je présume, me dit-il en me faisant un baisemain.

— Vous présumez bien, monsieur Maroni.

— Appelez-moi Elian. Vous êtes magnifique.

— Merci, mais vous n'êtes pas mal non plus, lui dis-je en riant discrètement.

— Je sens que nous allons passer une soirée... et une nuit, peut-être ? Des plus agréables.

— J'en suis persuadée.

Je lui emboîte le pas sous le regard de ces personnes guindées qui s'inclinent avec une déférence polie et respectueuse. La soirée s'étire dans une lenteur infinie, entre bavardages superficiels sur la haute couture, les derniers bolides de luxe et l'éclat obscène des diamants. Je souris. Je ris aux éclats aux blagues éthyliques de ces hommes trop sûrs d'eux, tandis que je feins l'intérêt face à des femmes obstinément centrées sur leur propre reflet. Jouer la parfaite compagne de parade demande un talent d'actrice que je maîtrise à la perfection, mais à force d'arborer ce masque de porcelaine, mes mâchoires finissent par me brûler.

À l'approche de la fin de la réception, je durcis subtilement mon jeu et deviens plus entreprenante. Mes doigts effleurent son avant-bras avant de glisser pour déposer un baiser langoureux et calculé juste au coin de sa joue, une promesse charnelle qui embrase instantanément son ego de milliardaire. Ses yeux s'embuent d'une lueur de triomphe lubrique ; il comprend, ou croit comprendre, que la suite se jouera en privé, dans l'intimité d'une chambre. Il ignore totalement de quelle façon tragique cette nuit va s'achever pour lui. Devenu plus tactile à son tour, il m'enserme la taille de sa main lourde, m'attrape les doigts et essuie d'un geste faussement tendre un soupçon de maquillage au coin de ma bouche, arborant ce sourire arrogant de prédateur qui s'ignore. Puis, il se tourne vers ses convives pour annoncer qu'il est grand temps pour nous de nous éclipser. Je continue de sourire, ce sourire figé, presque douloureux, qui dissimule à peine l'imminence du piège. Il croit mener la soirée. Je le laisse le croire, parce qu'un homme convaincu d'avoir le contrôle ne remarque jamais le piège qui se ferme autour de lui.

Nous arrivons devant sa voiture, une Ferrari, mon Dieu, que les hommes sont tape-à-l'œil. Nous arrivons rapidement chez lui, une maison immense, avec des baies vitrées partout, d'où l'on peut voir une piscine à débordement depuis le salon. Tout est parfaitement rangé, propre, chaque chose est à sa place. Je retire mon manteau et il vient vers moi ; il m'embrasse sauvagement, avec envie, le temps du charme est terminé à ce que je comprends. Alors je lui rends son baiser qui me donne envie de vomir. Je m'écarte lentement.

— Pourquoi pas boire un dernier verre ?

— Oui, ma beauté, mais après tu finiras dans mon lit.

Je lui souris et le suis. Il s'apprête à me servir, mais je le prends par le bras, ouvre sa chemise et lui dis :

— Et pourquoi pas boire ce verre nus dans le lit ?

Il sourit comme un enfant devant une friandise.

— Je prépare les verres et je te les apporte complètement nu, mais à la condition que tu le sois aussi.

Il m'embrasse et part vers la chambre en se déshabillant, ses vêtements atterrissant un peu partout sur le sol au fil de sa progression. Je ne risque pas de me perdre. Alors je prends les verres en cristal dans le bar, je lui sers un whisky, mais

un petit whisky, et j'y dilue un somnifère de ma préparation. Je me sers un martini et je me déshabille en laissant mes vêtements dans le salon. Je me retrouve donc nue, sans armes, et j'ai horreur de ça.

Je m'avance après avoir soufflé un bon coup. J'entre en scène.

Je suis là, devant lui, nue, sans armes, avec seulement deux verres entre mes doigts et un plan à ne surtout pas rater. Son regard glisse sur moi avec une gourmandise qui me donne envie de reculer. Mon estomac se serre. Une vague de dégoût me remonte dans la gorge, mais je l'écrase aussitôt derrière mon sourire. Angela ne tremble pas. Angela ne détourne pas les yeux. Rita, elle, compte les secondes avant que le somnifère fasse effet.

— Vous êtes en forme, Elia.

— Oui, tu me donnes de la force, me dit-il en riant.

Je me place doucement, délicatement, sur le lit. Ma main ne tremble pas quand je lui tends son verre. C'est presque insultant de facilité. Il ne regarde pas le whisky. Il me regarde, moi.

Exactement comme je l'avais prévu.

Je tends le mien et nous trinquons en nous dévorant des yeux. Je continue de sourire, même lorsque mes joues commencent à me brûler.

Il porte le verre à ses lèvres et je fais de même avec le mien. Il s'apprête à s'arrêter avant la fin, mais je place ma main sous le verre et je le force délicatement à le finir en finissant le mien en même temps. Il le finit jusqu'à la dernière goutte. Moi, je souris, je reprends les verres et les pose sur la table de chevet. Alors il se jette sur moi, il me dévore la bouche, tripote mes seins ; aucune délicatesse dans son toucher. Je règle ma respiration avant qu'elle ne puisse trahir mon dégoût.

Je simule une grosse envie de jouer avec lui. Mon dégoût reste derrière mes dents serrées. À l'extérieur, je suis parfaite.

Je commence à l'embrasser, à le caresser, je le laisse me manger les seins, de toute façon je n'ai plus que ça à faire en attendant l'effet du sédatif. Il croit avoir gagné. C'est toujours à ce moment-là que les hommes deviennent imprudents.

Le souffle lourd du magnat ralentit, ses paupières s'alourdissent irrémédiablement sous l'effet du sédatif que je lui ai glissé dans son whisky. Encore une minute et il sombre définitivement, m'offrant le champ libre pour récupérer ce qui m'intéresse. Penchée au-dessus de lui dans la pénombre feutrée de la suite monégasque, je contrôle tout.

La porte de la chambre vole en éclats dans un fracas métallique, ébranlant les cloisons de la suite.

Avant même que mes réflexes ne prennent le relais, une masse sombre s'engouffre dans la pièce. Une main de fer m'arrache au lit avec une brutalité animale, me propulsant en arrière. L'oxygène m'abandonne instantanément. Le parfum lourd et boisé de Lev m'enveloppe avant même que je ne distingue ses traits. Son regard est injecté de sang, traversé par une rage destructrice et aveugle. Il ne voit qu'un seul scénario : la pire des trahisons charnelles, orchestrée sous ses yeux.

Sans un mot, il se jette sur le matelas et braque son Beretta, le canon glacé calé contre la tempe du milliardaire déjà comateux. Sa main tremble, prête à pulvériser cette cervelle inutile par pur instinct de possession.

— Ouvre les yeux, putain ! hurle-t-il d'une voix rauque, un venin pur suintant de chaque syllabe.

Je me redresse en grimaçant, reprenant mon souffle, et laisse un sourire narquois étirer mes lèvres. Le défi l'emporte sur la panique.

— Tu arrives un peu tard, mon grand, murmuré-je d'une voix à peine plus haute qu'un souffle, savourant sa colère. Il dort déjà depuis deux minutes. Tu t'apprêtes à vider ton chargeur sur un cadavre ambulante.

Ses yeux se plantent dans les miens. Un éclair de folie pure le traverse.

Il abandonne le lit, traverse l'espace en une fraction de seconde et me plaque violemment contre le mur du fond, sa main se refermant autour de mon cou. L'étau se resserre, bloquant le flux sanguin, mais je refuse de baisser les paupières. Je le fixe droit dans les yeux, plantant mon regard dans son enfer personnel pour lui prouver qu'il ne m'anéantira pas. Malgré les veines qui battent à mes tempes et l'air qui se raréfie, mes pupilles dilatées expriment un mépris intact.

— Tu ne refais jamais ça ! gronde-t-il, la voix brisée par une tension extrême alors qu'il plaque son front contre le mien. Tu vas devoir être une gentille fille...

— Jamais... je ne serai... ta gentille fille, parvins-je à cracher dans un râle étouffé, le menton relevé avec une obstination farouche.

Il serre plus fort encore, la morsure de ses doigts brûlant ma peau, cherchant à briser ma résistance. Mais juste avant que mes forces ne lâchent, il me repousse brusquement. Je m'effondre sur le carrelage en toussant, les poumons en feu, le visage rougi, mais le regard toujours fixé sur lui, brillant d'une lueur indomptable.

Lui se fige devant le millionnaire. Il s'avance vers lui pendant que je me redresse. Il prend un oreiller de soie et le place sur le visage de ce millionnaire, mais avant que ma voix ne revienne pour lui dire d'arrêter, il prononce une phrase en tirant :

— On ne touche pas à ce qui m'appartient.

Le bruit du coup de canon résonne, même étouffé par l'oreiller. Alors je me relève et je commence à courir partout dans la maison, fouillant les pièces à la hâte, mais une alarme se met à retentir. Je regarde le plafond qui s'éclaire de rouge, ce bruit strident qui me vrille les tympans. C'est à ce moment-là que la poigne de Lev m'attrape le bras et qu'il nous sort d'ici rapidement avant que des panneaux en fer ne se referment derrière nous. Il me tire de force jusqu'à sa voiture et je me place du côté passager. Je boucle ma ceinture et il s'installe au volant, le regard toujours fermé, froid et violent.

Dans l'habitacle sombre de la voiture, le silence est lourd, presque étouffant, à peine troublé par le grondement rageur du moteur qui dévore l'asphalte monégasque. Je masse mon cou endolori, là où la marque de ses doigts brûle encore sous ma peau, tandis que la frustration me tord les entrailles. Il a tout gâché. J'étais si près de réussir mon coup toute seule, de lui prouver une bonne fois pour toutes que je n'avais pas besoin de sa permission pour survivre ou frapper.

Je tourne la tête vers lui à la dérobée. Ses phalanges blanchissent sur le volant, sa mâchoire est contractée au point de se briser. Il ne me regarde pas, rivé sur la route nocturne, mais la violence possessive et aveugle qui émane de lui vibre dans tout l'espace confiné de l'habitacle. Qu'il m'ait arrachée à ce piège ou qu'il ait réglé le compte du milliardaire à ma place ne change rien : il vient d'allumer un incendie qu'il ne pourra plus éteindre. Et alors que la nuit défile à toute allure à l'extérieur, je jure intérieurement que la prochaine fois, c'est lui qui regrettera de m'avoir sous-estimée.